

Introduction : brève chronique d'une (fausse) mort annoncée

Autor(en): **Mudry, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1991)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

INTRODUCTION

Brève chronique d'une (fausse) mort annoncée

Nos bons médecins étaient formels et leur mine apitoyée n'était pas toujours le reflet d'une âme plongée dans l'affliction. Le latin, dans nos écoles du moins, n'en avait plus pour longtemps. Quant au grec, il était déjà considéré en état de mort clinique. Certes les cadavres bougeaient encore, mais ce n'étaient là que leurs ultimes palpitations. La vie déjà les avait quittés, ou il en restait si peu... Devant des diagnostics et des pronostics si sombres, certains d'entre nous songeaient à abandonner le terrain pour se retirer dans une sorte de citadelle exiguë mais fortifiée et, cette fois, imprenable. Nous enseignerions le latin comme on enseigne, dit-on, le sanscrit. Dans une citadelle universitaire, à l'écart des bruits du siècle. Tout au plus, dans l'indifférence générale et dans le cas peu probable d'une alerte, les cris de quelques oies...

En ces temps, qui ne sont pas si lointains, nos adversaires les plus résolus ne furent pas toujours les plus dangereux. A relire aujourd'hui leurs arguments, on voit bien qu'ils étaient plus bruyants que réellement redoutables. Leur naïve conviction que le monde de la connaissance se partage entre les disciplines qui sont utiles et celles qui ne le sont pas fait aujourd'hui sourire. Dans le domaine de la science, de quelque science que ce soit, le critère de l'utile, appliqué pour juger du droit à l'existence des diverses disciplines du savoir, sent désormais la naphthaline. Non pas que l'utile soit un critère négligeable. Mais encore faut-il ne pas l'entendre dans le sens restrictif et étroit que lui donnaient les apôtres d'un système d'éducation confondant utile et utilitaire. A cette aune-là, il ne subsisterait pas grand-chose de notre enseignement en général et de nos facultés universitaires en par-

ticulier, qu'elles soient de sciences humaines ou de sciences exactes. Le Fonds national de la recherche scientifique ferait l'économie d'une bonne partie de ses subsides et le pays de son avenir.

En revanche, et cela n'est paradoxal qu'à première vue, certains de nos défenseurs les plus acharnés ont été des ennemis plus efficaces, sciant avec une belle constance la branche qui les soutenait. La pratique d'une longue hégémonie donne des habitudes et des certitudes. Quand vient le temps de la contestation et de la remise en question — et il vient toujours ainsi que les disciplines actuellement prépondérantes commencent à en faire la dure expérience — la tentation est forte de se draper gravement dans les plis d'une toge offensée et de recourir à l'anathème quand il faudrait des arguments.

Mais ces tempêtes sont aujourd'hui dépassées, sinon oubliées. Non pas que tout péril soit écarté. La nature même de nos études, si intimement utiles au siècle qui est le nôtre mais en même temps si apparemment inutiles, fait que leur place n'est jamais définitivement acquise. Nos collègues de l'enseignement secondaire le savent bien pour qui chaque année, en particulier dans les classes où se décide l'orientation des élèves, représente une nouvelle et difficile entreprise de persuasion. Mais cette nécessité toujours présente de justifier nos études, non pas tellement par un déploiement médiatique qui souvent ne convainc que les convaincus — encore que là non plus il ne faille pas abandonner le terrain — mais par l'engagement, l'enthousiasme et la qualité des enseignants de langues anciennes représente bien plutôt un atout. C'est un fait d'expérience que dans une autre discipline la médiocrité d'un maître ne jette le discrédit que sur lui-même, tandis que s'il s'agit du grec ou du latin c'est la discipline aussi, et peut-être surtout, qui est entraînée dans la condamnation et le rejet. La défaillance du maître est toujours préjudiciable à l'étudiant, mais dans nos études elle est en plus funeste à la discipline.

La qualité de l'enseignement dispensé est donc ici plus qu'ailleurs la condition nécessaire au maintien de nos disciplines dans l'école et à leur rayonnement dans le public. Condition nécessaire, avons-nous dit, mais non pas suffisante. Il doit s'y ajouter la compréhension des autorités scolaires et politiques

dans l'aménagement des programmes et la répartition des dotations horaires. Nous ne sommes pas de ceux qui croient à une hostilité de principe de leur part envers nos disciplines. Mais nous sommes persuadé que plus que les autres nous avons à faire la preuve de la valeur de la formation que nous dispensons. La reconnaissance de cette valeur s'acquiert moins par des récriminations que par la production des résultats que nos études sont capables d'obtenir et le profit qu'en retirent les élèves qui en bénéficient.

A cet égard, le danger qui menace désormais nos études est plus sournois et peut-être plus redoutable que les attaques frontales de ceux qui jadis voulaient leur «élimination physique». A la réduction progressive au fil des réformes de la dotation horaire des langues anciennes se sont ajoutées les conditions nouvelles de leur enseignement à des élèves que l'apprentissage de la grammaire française, du moins dans nos écoles, ne prépare plus comme autrefois à celui de la grammaire latine. Ces difficultés évidentes dont on ne peut nier qu'elles rendent toujours plus ardue — et souvent ingrate — la tâche de l'enseignant, ainsi que l'a bien montré un séminaire récent organisé dans notre faculté par le Département des sciences du langage et la section des sciences de l'Antiquité, ne devraient néanmoins pas conduire à ne faire apprendre qu'une espèce de «soft» latin qui n'exigerait plus de la part de l'élève une attention scrupuleuse aux formes ni une analyse rigoureuse de la phrase. L'apprentissage de la grammaire n'est certes pas un but en soi. Mais croire, ou laisser croire, qu'on peut lire un texte, le goûter et en tirer un profit intellectuel en faisant l'économie d'une connaissance sérieuse et raisonnée de la grammaire est une illusion ou un mensonge. La lecture n'est plus alors qu'un aimable exercice de funambulisme. A l'heure où l'apprentissage des langues modernes met fortement l'accent sur l'expression orale, un des atouts des langues anciennes consiste à l'inverse dans l'exercice quotidien et exigeant du langage écrit, celui du latin et du grec, mais aussi celui de la langue maternelle par la pratique de la version. Ce serait galvauder une chance immense que de ne pas cultiver cette différence.

Nous sommes persuadé qu'une des conditions nécessaires à la santé et à la vitalité de notre section de latin réside dans une collaboration étroite et confiante avec nos collègues (et souvent

anciens étudiants) de l'enseignement secondaire. Le recrutement et la qualité de nos étudiants dépendent directement de l'enseignement qu'ils ont reçu au collège et au gymnase. Nous ne concevons pas tant cette collaboration en termes de cours de formation continue qui, dans les conditions actuelles et sans décharge horaire pour les participants, ne seraient souvent qu'une obligation s'ajoutant à des contraintes déjà lourdes. Nous la voyons bien plutôt — et c'est ainsi que nous nous appliquons à la pratiquer — dans une participation de nos collègues à la vie scientifique de la section en tant qu'experts aux examens et aux mémoires de licence, en contre-partie de quoi les enseignants de la section se mettent également à disposition pour remplir un office analogue aux examens de baccalauréat. Ce sont là de fructueuses occasions de contacts personnels et d'information réciproque. Nous sommes aussi heureux d'accueillir nos collègues lors des manifestations et des conférences que nous organisons et que nous nous efforçons de placer à des moments favorables pour eux. A cet égard, nous allons tenter d'améliorer la diffusion des annonces de ces manifestations.

En conclusion à ces quelques propos et pour en reprendre le titre, nous dirons que malgré sa mort annoncée par les faux prophètes, notre discipline se porte plutôt bien. Avec près d'une centaine d'étudiants inscrits en latin, un nombre réjouissant de mémoires dont certains donnent lieu à des publications dans des revues scientifiques, des thèses en préparation, nous pensons pouvoir continuer à assurer une relève de qualité aussi bien dans l'enseignement secondaire que dans l'enseignement supérieur dont les destins, nous l'avons dit, sont étroitement liés. C'est à cette relève que nous dédions ces cinq études de poésie latine. Elles sont l'œuvre d'enseignants et d'assistants de la section et dans leur diversité — d'Horace à Pierre Viret — elles représentent bien l'esprit d'ouverture à l'ensemble de la latinité que nous voulons préserver et cultiver.

Philippe MUDRY